Jules Tremblay

Du crépuscule aux aubes

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

François Collette (1950-), *Ciel de Magog (Québec) le 4 juillet 2025* – détail, collection particulière.

Jules Tremblay (1879-1927).

Du crépuscule aux aubes

I

DEPUIS QUELS ÂGES…

Depuis quels âges incertains,
Vers quels orbes et vers quels mondes
Perdus en de vagues lointains
Voyagent les âmes profondes ?

Depuis toujours, elles refont
Les mêmes chemins de la vie,
Vers la perspective sans fond
Que nul être encor n’a gravie.

Elles ont des espoirs confus
En un but que toutes ignorent.
En des mieux qu’aucune n’a vus
Et que sans cesse elles implorent.

Jamais leurs obscurs souvenirs
N’ont divulgué le mot qui voile
Les hiers et les devenirs
De la pensée ou de l’étoile.

Elles n’ont pas les mêmes dieux
Auxquels il faut rendre des comptes,
Et ne voient pas des mêmes yeux
L’armature trouble des contes.

Elles refusent la raison
À tout ce qui leur est contraire,
Et bornent à leur horizon
L’universel itinéraire.

Toujours elles ont existé

Dans l’éternelle conscience,
Et leur rêve d’avoir été
Est leur espoir de survivance.

Elles ne mourront nulle part,
En passant de l’éclat à l’ombre.
Le seul signe de leur départ
Est une illusion du Nombre.

Êtres ou choses, vie ou mort
Errant au ciel ou sur la terre,
Tout a son immuable sort
Écrit dans le troublant mystère.

Les âmes chercheront toujours
La fin, l’origine et la cause
Qui font tourbillonner leurs jours
Dans le grand vertige sans pause.

II

LA VÉRITÉ INTÉRIEURE

Il est au fond de toute chose
Une infrangible vérité
Qui dans l’être, une fois éclose,
Jette une sombre anxiété.

Elle angoisse la conscience
Plus âprement que le remords,
Et frappe toute défaillance
Dans les maux de l’âme et du corps.

Sa voix, lancinante et sévère,
Arrive jusqu'aux derniers plis
Du Moi, qui voile sa misère
Sous des critères avilis.

Elle tourmente chaque fibre,
Dans les oubliettes du cœur ;
Et nulle volonté n'est libre
De l'envisager sans terreur.

Elle est l'immuable Justice
Et réside toujours en toi :
Malgré ta morale factice.
Ta conduite subit sa loi.

Cache tes excès sous la pierre
Qui mure les riches palais :
Elle rougira ta paupière
Dans tes débauches de laquais.

Elle séchera tes organes
Et les membres de tes enfants,
Si la Vertu que tu profanes
Cède à tes vices triomphants.

Tu peux duper la foule humaine
Par de fiers et pieux dehors,
Mais tu verras croître la peine
Avant que les plaisirs soient morts.

Pour embellir ta fantaisie,
Pantin dont le Mal tient les fils,
Arme-toi de l'Hypocrisie,
Ce bouclier des êtres vils :

La Vérité victorieuse

Brisera ton masque ingénu
Et montrera ton âme gueuse,
Avec ses faussetés, à nu.

Elle accusera tes orgies,
Qui troublèrent des lares chers,
Et comme des pinces rougies
Ses souvenirs cuiront tes chairs.

Elle flétrira ton visage
De ses stigmates accablants,
Et soulignera le passage
Signé de tes crimes tremblants.

Si ta solitude en panique
Appelle un monde à ton secours
Pour étouffer la voix tragique.
Les autres seuls y seront sourds.

Et sans jamais vouloir se taire,
Jusque dans l'ombre du tombeau
Elle sera l'affreux mystère
Qui ronge le dernier lambeau.

N'évoque pas la faute innée.
Rien ne se fait impunément.
Si tu crois fuir ta Destinée,
C'est ta suffisance qui ment.

Toi, que le faux amour enivre,
Déchire ses bandeaux épais ;
Regarde haut si tu veux vivre :
Le seul bonheur est dans la paix.

Marche droit, vise loin, espère :
Crois à ton meilleur devenir,

À la Beauté qui régénère,
Au calme qui ne peut finir.

Aime la grandeur qui s'épure
Au contact des principes forts ;
Et pendant que ton souffle dure,
Contemple tes devoirs sans bords.

Fuis une paix improductive
Faite d'écueils et de danger,
Mais que ta vigueur se ravive
Dans l'œuvre qui doit émerger.

Et si tu vois pâlir ta flamme,
Rallume son rayon mourant :
Tu te sentiras en ton âme
Toujours plus fort, toujours plus grand.

III

LE TEMPLE EN RUINES

Écoute la clameur humaine :
Depuis Caïn, elle poursuit,
À travers des siècles de peine,
La sérénité qui la fuit.

L'homme voudrait porter sa course
Au delà des dogmes vieillis
Qui l'abreuvèrent à la source
D'où tous les cultes sont jaillis.

Il veut connaître, et non plus croire ;

Trop longtemps son esprit déçu
S’est fait victime expiatoire
D’un acte qu’il n’a pas conçu.

Les vieux mythes sont trop sévères,
Et ses espoirs irrésolus
Aspirent aux nouvelles ères
Hors des temples qui ne sont plus.

Il veut, du baptême à l’absoute,
Sauver ses gloses en péril,
Et se demande dans le doute
Quel dieu lui semble plus viril.

Il veut ausculter la Puissance
Pour en mesurer les frissons,
Comme un accès de fièvre immense
De l’orbe que nous traversons.

Mais chaque étoile est une lettre
Du mot suprême qui fait peur,
Et ce mot qu’il voudrait omettre
Est le seul qui ne soit trompeur.

L’univers est une pensée
Que dieu commente chaque soir,
Où toute la vie embrassée
Se montre à quiconque veut voir.

Le Monde n’est plus solitaire,
Ni les êtres emprisonnés
Dans l’éloignement de la Terre :
Ailleurs d’autres êtres sont nés.

D’autres êtres vivent et meurent
Dans les mondes qu’on ne voit pas ;

D’autres, que nos rêves effleurent
Quand ils remontent d’ici-bas.

Leur vie et leur intelligence
N’atteignent pas encor nos yeux,
Car notre mesquine science
Refuse la pensée aux cieux.

Elle a ses bornes définies,
Qui ne dépassent pas la Mort
Ni les terrestres harmonies,
Où se limite son effort.

Son aspiration innée
Veut tout l’Infini pour envol,
Mais elle reste condamnée
À tout ce qui la tient au sol.

Les morts parlent toujours en elle
Dans la crainte ou dans la terreur,
Et l’atavisme se rebelle
Contre un vide fait éclaireur.

L’homme veut que le passé brise
Les dieux qu’il a multipliés
Et l’ancienne croyance apprise
Dans les mystères oubliés.

En cette atmosphère pesante,
L’âme même est un corps trop lourd
Pour que sa vie agonisante
Monte jusqu’aux clartés du jour.

Elle s’interdit jusqu’au Rêve :
Mais le Rêve est un découvreur
Dont jamais la tâche n’achève

De purger le Vrai de l’Erreur.

Laisse crier la clameur vaine :
Elle s’épuise sans retour,
Et son emprise surhumaine
Échoue à son premier détour.

Demande-toi pourquoi tu penses.
Pourquoi ton cœur devine un but,
Pourquoi les fortes espérances
Grandissent le paysan brut.

Pendant que tu cherches et pleures
Dans le doute et l’obscurité,
Entends les voix intérieures
Qui te parlent d’Éternité !

IV

LA SURVIVANCE

Espères-tu que ta poussière
Dorme, un jour, son dernier sommeil
Sous l’écrasement de la terre,
Sans perspective de réveil ?

Comme le naufragé qui sombre
Dans une tempête, à jamais,
Crois-tu que l’âme entre dans l’ombre
Sans un Peut-Être et sans un Mais ?

Crois-tu que le Mal et le Crime
Aient le même sort que le Bien,

Et qu’un même silence imprime
Sur tous les morts le même « Rien » ?

Crois-tu que toute vie achève
Avec le corps inanimé
Et qu’aucune affre ne s’élève
De l’être au cercueil enfermé ?

Crois-tu que le frêle squelette
Soit le suprême et dernier but
Où l’Intelligence complète
L’effort des jours au bref comput ?

Alors, que la Bonté se taise,
Si sa voix peut te secourir ;
Que l’Espérance qui t’apaise
Te laisse, comme un chien, mourir !

Que le frère attaque le frère,
Au lieu de lui tendre la main ;
Que chaque fils dans sa colère
Chasse l’aïeul sur le chemin !

Il n’est plus besoin de Justice.
Chaque homme fait sa propre Loi,
Avec le tombeau pour complice
De tous les attentats du Moi.

Il n’est plus besoin de prière,
Et la souffrance qui gémit
Sait que le Dieu qu’elle vénère
Avant son heure s’endormit.

La naïveté surannée
Ne met plus au front de l’enfant
L’auréole prédestinée

Qui contre le mal le défend ! ...

Mais s’il existe une autre vie
À laquelle, même sans foi.
La réflexion te convie
Quand le cœur est en désarroi,

Une autre vie où dieu dispense
Son équitable jugement
Aux hontes de la violence
Comme au candide dévouement ;

Vautre-toi dans toutes les joies,
Entoure-toi de tous les bruits,
L’âme recouvrera ses voies
Quand tes liens seront détruits ;

Elle franchira la frontière
Qui l’éloigne de l’inconnu,
Et découvrira la lumière
Dans l’ombre où ton œil est tenu ;

Elle sortira de ta geôle
Et reviendra vers le ciel bleu
Comme une aiguille vers le pôle
Et tout être vers son milieu.

Crois, si tu veux que l’on t’écoute.
Lève la tête, si tu veux
Que la croyance qui te coûte
Aille à sa source ultime, aux cieux !

Aime, si tu veux que l’on t’aime,
Et que la pitié dans ton cœur
Brise l’indifférence abstème
Pour suivre son élan vainqueur !

Chante, pour que dans l'harmonie
De toutes les choses du sol,
Ton allégresse rajeunie
Éclate virile et sans dol !

Travaille au secourir des autres
Sans gloire pour te conseiller ;
Que tes actes soient des apôtres
Qu'il ne faille pas soudoyer !

Prie – ô mot profond et sublime
Qui fait battre le cœur au chaud –
Prie, et vers l'invisible cime,
Monte toujours, toujours plus haut !

V

L'INSAISISSABLE

Plus tu regardes en toi-même,
Plus tu vois la Réalité
Circonscrire la borne extrême
De ta béate vanité.

Ne t'abuse pas sur ton règne,
Roi sans vigueur et sans pouvoir !
C'est la Souffrance qui t'enseigne
Tout ce que tu crois concevoir.

Malgré toi monte ta prière
Jusqu'au dieu dont tu ne veux pas,
Et tu réclames sa lumière
Sans vouloir qu'il guide tes pas.

Pour exprimer l’âme, ta langue
A trois lettres d’un alphabet
Qui t’attache comme une cangue
À l’Ignorance, ton gibet !

Tu restes l’impuissant, l’esclave
Des forces qui te briseront
– Feu, mer, foudre, séisme, lave –
Pour courber l’orgueil de ton front !

Tu ne comprends pas le brin d’herbe,
Et ta hautaine passion
Voudrait disséquer jusqu’au Verbe
Banni de ta Création.

Peux-tu former un seul atome,
Dans le néant de ton labeur,
Avec ta Science-Fantôme
Et ton Savoir libérateur ?

Si tu prétends que la Matière
Doit se courber au geste humain,
Commande au spectre funéraire
De t’attendre jusqu’à demain.

Ce que tu nommes Force Aveugle,
Secret des momies en travail,
Sait pourquoi la tempête meugle
Autour de ton frêle bercail.

Ton soleil – une pâle étoile
Qui gravite dans l’Infini –
N’a pas encor troué le voile
Qui cache ton ciel dégarni.

Le monde invisible t'échappe
Malgré la sonde et le scalpel.
Et chacune de tes lois sape
Ta certitude du Réel.

L'argile entrave ta pensée
Quand tu reviens à l'Idéal,
Et l'extase recommencée
Passe sans alléger ton mal.

Tu demandes à la Musique
Un cri qu'elle ne peut donner.
Et ton illusion lyrique
Vient dans les pleurs se terminer.

Tu tritures sur la palette
Le pigment radieux et clair
Pour que ton rêve s'y reflète ;
Mais il manque l'espace et l'air.

Pousse un burin dans le carrare,
Cisèle un métal précieux,
Et donne à ton chef-d'œuvre rare
Un souffle léger, si tu peux.

Toujours un obstacle se dresse
Entre le songe et l'avenir,
Et confronte avec la vieillesse
La fin que tu croyais tenir.

Toujours l'impassible Nature
Garde son mystère profond
Sur la vie et la sépulture
De toutes les choses qui sont.

Toujours les âmes anxieuses
S'égarent dans la vanité
De leurs conceptions trompeuses,
Sans éteindre l'Éternité.

Toujours l'Univers insondable.
Accomplissant l'unique Loi,
Vers son but invisible et stable
S'avance sans dire pourquoi.

L'âme, rayon de la Puissance,
Dont l'essence émane du Feu,
Retrouve dans la survivance
Son habitacle premier, dieu !

VI

L'ORBE ÉTERNEL

Que viens-tu faire dans la vie,
Monère tombée au hasard
Sur la rampe toujours gravie
Qui ne s'arrête nulle part ?

Sans fin, sans début, sans durée,
Hier et Demain font le Présent
Qui repousse l'âme atterrée
Hors du Possible insuffisant.

Deux mystères, le Temps, l'Espace

– Vieux mirages toujours nouveaux –
Laissent dans ton cœur une trace
Trop profonde pour ton cerveau.

Ton passé n’a pas d’origine,
Et tu ne sais pas d’où tu viens ;
Ce que ton esprit imagine
Est le seul savoir que tu tiens.

Qu’es-tu dans l’innombrable foule
Qui naît, passe, meurt sans repos
Sur ta planète qui déroule
Son orbe depuis le chaos ?

Que veut la nébuleuse blême,
Dans le vertige sidéral
Qui trace l’immense problème
De l’Infini conjectural ?

Où courent ces masses, ces nombres,
En l’effroyable mouvement
Alterné de soleils et d’ombres
Qui prolongent le firmament ?

Plus loin que le rayon solaire,
D’autres astres et d’autres cieux
Roulent dans l’abîme orbitaire
Qui fuit sans cesse devant eux.

N’interroge pas l’Étendue,
Toi qui juges selon ton œil,
Et dont la perspective nue
Se heurte au rouvre du cercueil !

Plus près de toi gît le miracle
Dans toute chose qui se meut.

L'oiseau qui chante est un oracle
Dont ta conscience s'émeut.

La source qui te désaltère,
L'arbre qui te donne son fruit,
Le sang qui bondit dans l'artère,
Savent pourquoi le Soleil luit.

Toutes les aurores te disent
Qui fait renaître les couleurs
Et les huiles qui s'opalisent
Dans le calice pur des fleurs.

L'héliotrope est tout un monde
Qui cherche dans le jour vermeil
La chaude clarté qui l'inonde
Au doux bercement du réveil.

Écoute la voix qui babille
Dans l'ombrage de la forêt :
Cri, chanson, vocalise ou trille,
C'est la langue que dieu permet.

Suis le torrent qu'enfle une crue
Dans la faille qui le retient :
C'est ton angoisse qui se rue
Au Jour, dont elle se souvient.

Tu vois tout sans en rien comprendre,
Et ce que tu ne crois pas voir
Frappe tes yeux sans les surprendre :
L'éclat des astres fait ton soir.

Si tu veux l'éclair qui te guide
À l'inaltérable Beauté,
Repose ton regard limpide

Sur la Force et sur la Clarté.

Ne pèse pas l'impondérable
Des choses dont tu vois l'envers :
Cherche la puissance immuable
Qui s'accuse dans l'Univers.

Respire la bonté des choses
Qui palpitent autour de nous ;
Peut-être le parfum des roses
Te fera tomber à genoux.

Fleuve, montagne, ou chair vibrante,
Reliés au même moteur,
Rayonnent une force errante
Qui te ramène au créateur.

VII

LE POÈTE

Comme les sables d'or qui retombent des èbes
Sur la plage où les flots chaque jour ont pleuré,
Le poète répand sur les rugueuses plèbes
L'extase de ses nuits et son chant inspiré.

Il puise, sans compter les richesses qu'il donne,
Aux sources que la vie ardente cache aux yeux ;
Et s'il ouvre la main, c'est que son rêve ordonne
De rajeunir la Terre aux sourires des cieux.

Il sent frémir le pouls agité de la foule,
Qui bat sous la douleur et le faix du métier,

Et l'humaine souffrance élabore en son moule
Tous les vers qu'il écrit dans le silence altier.

Sa lenteur va plus loin que la hâte de l'homme,
Et si, courbant le front sur les sillons fleuris
Il entend murmurer le mot que l'herbe nomme.
Son oreille et son cœur n'en restent pas surpris.

Il sait que toute flamme et que toute allégresse
Viennent d'un centre unique où tout rayonne à flots.
Beauté, Vertu, Grandeur, et que rien ne transgresse
L'ordre mystérieux dans le grand souffle éclos.

Toujours plus haut il monte au delà de tes songes,
Ô monde pantelant qui gémis sur ton or !
Et s'il épreint les cris ainsi que des éponges
Pour en sortir un long sanglot : *Confiteor !*

S'il met une électrode aux lèvres d'une plaie
Pour en cautériser le traumatisme abject ;
S'il relance l'abus comme on chasse une laie
Et fustige le faux dans son essor suspect ;

S'il fait surgir l'éclair dans la force latente
Qui demeure inactive en son obscurité ;
S'il te conduit vers l'astre éloigné qui le tente
À l'éclat du flambeau de sa témérité ;

S'il te dit que l'amour est la langue de l'âme
Que t'enseigne le Ciel en ses ravissements,
Ne le repousse pas, car son verbe proclame
La déroute du Mal et de ses truchements.

Écoute les accents de la Muse éternelle
Qui console toujours et n'a jamais trahi ;
Place ta confiance et ton espoir en elle,

Rayon divin des profondeurs, *Gesta dei !*

Du crépuscule aux aubes,
quatrains de Jules Tremblay (1879-1927),
a été imprimé aux dépens de l'auteur
par l'Imprimerie Beauregard,
à Ottawa, en 1917.

ISBN : 978-2-89854-730-0
© Vertiges éditeur, 2025

Dépôt légal – BAnQ : quatrième trimestre 2025

– 2 731^e^ lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org